

Feuilleton

GRAZIELLA

ou

LES ÉPREUVES D'UNE ORPHELINE

PAR

MME LOLISA LABROCCOY.

(Suite.)

Chapitre VII

Le bruit d'une sérénade retentit bientôt dans la rue, fit trembler les vitres de la petite chambre d'Annette, qui était clouée sur son lit de douleur, comme on l'a vu dans le chapitre précédent.

—Silence ! s'écria tout-à-coup la malade en se soulevant sur son lit, et avec une expression d'égarement dans tous les traits ; silence, musique infernale !... Ah ! ah ! ils dansent, ces hommes et ces femmes, ces riches !... Dansez ! dansez ! la malédiction de Dieu pèse sur vous, vous qui n'avez pas eu pitié d'une pauvre mère...

—Taisez-vous, ma sœur, fit avec douceur la bonne religieuse en prenant affectueusement la malade dans ses bras. Taisez-vous, revenez à vous-même...

—Non, non, reprit la pauvre veuve sur le ton de la plus vive douleur, et comme si elle eût parfaitement compris que la jeune Sœur lui disait : Non ! non ! vous ne pouvez calmer ma souffrance, et là, cette musique, ce bruit, ces danses... tout cela me torture...

—Ce bruit va bientôt cesser, Annette, je vous le promets ; croyez-moi !

—Oui, il va bientôt cesser, car c'est mon départ que l'on fête. Voyez-vous ces spectres qui dansent et se raillent de Dieu... Mais la musique se tait... les danseurs et les danseuses pâlisent... leurs beaux habits disparaissent... les fleurs leur tombent de la tête... ils sont couverts de guenilles... ce sont de pauvres mères, des femmes dénudées, des hommes, des enfants misérables qui dansent en rond !... La vengeance de Dieu ! s'écria-t-

elle, et elle retomba sans force en arrière.

Adalbert frémit en entendant ces paroles, qui retentissaient à son oreille comme une prophétie. Il ne voulut pas être plus longtemps témoin de cette scène pénible, son cœur se brisait, et cependant il s'arrêta encore quelques instants à admirer le dévouement de Sœur Mathilde auprès de ce lit de douleurs. Enfin il se leva pour se retirer, non sans avoir déposé une bourse pleine d'or sur la table. Le cœur humblement agité, il s'approcha doucement de la Sœur de charité pour lui souhaiter le bonsoir. Profondément touché par tout ce qu'il avait vu, il ajouta : Si jamais je pouvais encore vous être utile en quelque chose dans le monde, disposez de moi, ma Sœur, quand ce ne serait qu'en échange de ce que vous faites ici ce soir !

—Adalbert, dit-elle, comme si une idée subite venait de frapper son esprit ; allez demander à la baronne de Mirville en mon nom, —ou plutôt—non, au nom de Dieu, de faire modérer ces bruits de fête, afin que cette infortunée ne soit pas torturée jusqu'à son dernier souffle...

—Oh, oui ! supplia le vieux père en joignant les mains ; oh oui ! je vous le demande en grâce.

—J'y vais ! dit le jeune gentilhomme. Et, quittant la demeure du vieil ouvrier, il entra dans le superbe hôtel d'en face, —où les plaisirs de la fête étaient dans toute leur entrain. On n'avait pas remarqué sa courte absence, tant chacun était occupé des félicitations aux nouveaux époux ; et cependant, combien parmi les assistants n'étaient là, comme Adalbert, que par stricte politesse ! Beaucoup, à dire vrai, exprimaient aux jeunes mariés des vœux de bonheur et de bénédictions, mais ce sont là des souhaits qui viennent des lèvres et n'ont pas leur source dans le cœur. Cesont, comme nous l'avons dit ailleurs ;

Des chants : oui, mais banals, vides de poésie ;
Des vœux : oui, mais des vœux où n'est pour rien le cœur ;
Des fleurs dont la corolle est souillée et flétrie :
La vie qu'en chancelant épanche le buveur.

Si l'on s'était avisé de suivre Adalbert, on l'aurait vu se diriger tout droit vers la baronne de Mir-

ville, et Paul suivre attentivement l'entretien de sa mère avec le jeune vicomte. Après quelques instants, Adalbert s'éloigna, et l'on eût pu voir dans la pâleur de son visage, dans ses yeux brillants d'un feu sombre, l'indignation que son âme avait peine à contenir. Que pouvait lui avoir dit la baronne ?

Adalbert l'avait saluée de la part de Mademoiselle de Herlicum, — nom que la mère et le fils n'avaient pu entendre sans trouble. Le baron cependant avait eu le courage de demander :

—Où est-elle ?

—Tout près d'ici, dans la maison vis-à-vis, chez le pauvre Jean Hartman.

—Comment ? s'écrièrent ensemble les deux Mirville.

—Chez un pauvre ouvrier, au chevet d'une mère mourante, d'une véritable martyre...

La baronne s'agita avec impatience sur son siège.

—Elle a choisi de son plein gré cette position misérable, monsieur le vicomte ! interrompit-elle avec vivacité.

—Oh ! elle ne s'en plaint pas, Madame, et je dois avouer que, telle que je viens de la voir, dans ses fonctions de consolatrice et de soutien d'une pauvre malade, je l'ai trouvée dix fois plus belle que jadis !

Pourquoi Paul tressonna-t-il en ce moment ? C'est qu'il songeait à Graziella et, pour chasser ces pensées, il se rapprocha de Félicité, qui le reçut avec froideur, tout occupée qu'elle était de répondre aux adulations de ces nombreux courtisans.

—Monsieur le vicomte, fit la baronne après les dernières paroles du jeune homme, vous êtes encore sombre et morose, ce soir... — Dans tous les cas, je vous remercie du message que vous m'avez transmis de la part de ma fille adoptive — Comment vous êtes-vous amusé jusqu'ici, monsieur Adalbert ?

—Parfaitement, Madame ! vos salons sont un véritable paradis de jouissances ; mais ils contrastent aussi d'autant plus péniblement avec l'intérieur de cette pauvre maisonnette, là-bas.

La baronne remua sa chaise avec humeur. Elle aurait volontiers mis fin, par une réponse piquante,